

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

L'excessive chaleur dont nous ont gratifiés les deux comètes a autorisé certains petits laisser-aller dans la toilette. C'est ainsi que nous avons vu porter les corsages en tulle espagnol non doublés aux manches et aux épaules; des souliers en toile éerue tout-à-fait découverts avec nœud en ruban et des bas à jours, par les dernières élégantes qui se promenaient encore aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne. Mais la température normale revenue, il ne serait pas de bonne tenue de porter à la ville un corsage non doublé, il n'y aurait plus d'excuse.

D'ailleurs ce n'est plus à Paris qu'il faut chercher la mode; elle se promène en France par monts et par vaux : on la rencontre à Luchon, à Cotterets, plus pimpante et plus coquette qu'à Uriage et qu'à Saint-Honoré-Bains, où l'on s'occupe beaucoup plus de sa santé que de sa toilette. On l'aperçoit au sommet du Righi, dégagée de fanfreluches et un peu masculinisée, comme il convient à la touriste élégante; la grande canne ferrée, un poignard corse à poignée de nacre finement ciselée, passé dans la ceinture, un carnet suspendu en bandoulière complètent l'ajustement.

Une amie, retour de Suisse, me contait les émotions qu'elle avait éprouvées en faisant l'ascension du Righi en chemin de fer, et il ne fallait rien moins, me disait-elle, que le splendide panorama du lac des Quatre-

Cantons que l'on domine de deux cents mètres—le passage sur le fragile pont en fer jeté entre deux montagnes isolant le voyageur, qui au moindre accident disparaîtrait dans un précipice insondable—pour faire

oublier l'impression désagréable produite par la voix de l'employé, criant : « En wagon pour le Righi ».

Cette amie des voyages en hauteur qui aime à s'élever le plus près des cieux, que ce soit en France ou à l'étranger, m'engageait à donner à nos lectrices les quelques petits renseignements suivants, qui pourront être fort utiles à celles qui ont l'humeur voyageuse. Porter de préférence la botte, qui soutient la cheville et empêche le pied de tourner; le soulier est une mauvaise chaussure pour qui doit marcher sur des terrains pierreux et accidentés. Supprimer le talon Louis XV et porter un talon large en bois, de deux centimètres de haut, et beaucoup plus léger que le talon de cuir; des bas de fil d'Écosse. Le voile de gaze intercepte trop l'air, il est mieux de porter un voile en tulle grenadine noir pris dans le chapeau, et des gants un peu aisés en peau du Tyrol. Croyez à mon expérience, me disait cette aimable femme; et faites votre profit de ces conseils si jamais vous allez en pays de

montagnes; vous m'en remercerez.

Les plages de Normandie ne sont pas plus courues que certaines plages bretonnes et nous en connaissons une tout epetite, S. B., qui, pour n'être pas inscrite sur la liste du high-life parisien, n'en est pas moins le ren-



Costume en voile et surah bleu pâle (vu de dos), gravure coloriée.

dez-vous d'un petit noyau de femmes du monde; celles-ci, nous le craignons, vont faire la réputation de cette très gentille station balnéaire, puisse-t-elle échapper à l'envahissement général! La colonie a ouvert une sorte de livre de bord où sont consignés, jour par jour, les excursions, les bals champêtres, en un mot tous les plaisirs un peu rustiques de leur vie; on n'aurait garde d'oublier de mentionner les toilettes. On nous envoie de S. B. quelques notes que la discrétion nous défend de publier, mais je pense qu'il ne nous est pas interdit de transcrire celle-ci: « M. le comte de *** nous a donné à la ferme de K... un bal champêtre breton tout-à-fait charmant: ménétrier en beau costume, biniou, cornemuse d'une couleur locale pleine de charme pour les yeux, mais désolante pour la danse; on s'est amusé de ce qui aurait terrifié, dans un salon: absence complète de mesure. Mais bah! sur l'herbe on danse tout autrement que

sur un parquet glissant. Goûter exquis, fruits savoureux, pâtisserie fine, bonbons excellents, mais... champagne médiocre, M. le Comte, changez votre fournisseur. »

Les jeunes femmes et les jeunes filles ont arboré un costume, imitation breton, en léger drap blanc tout brillant de galons or et argent; le grand gilet brodé de couleur sur drap bleu foncé et la petite vareuse blanche. Quant au chapeau, c'est le vrai chapeau du paysan breton; la dimension du bord dépasse de beaucoup tout ce que nous avons vu de très grand, depuis le printemps; sans garniture, sauf la grosse torsade; suivant l'inspiration du moment, on le met retroussé derrière, ou en tricorne, ou relevé devant par la flèche, le poignard, l'éléphant, en un mot toute fantaisie que l'on a sous la main.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 61 et 63).

Costume de la gravure coloriée (vu de dos). — Le dos froncé, les fronces mourant en pointe; au bas, une coque en moire bleue, de laquelle descend en spirale un ornement en voile doublé de moire.

Costume en tulle espagnol et surah noir. — Jupe inclinée, en léger taffetas, garnie aux lés de derrière de deux plissés en surah et d'un seul au bas du tablier; celui-ci est couvert d'un second tablier froncé à vingt centimètres du bord par dix rangs de fronces; la partie supérieure, plis-

sée, est coupée verticalement par quatre pattes en tulle espagnol, qui s'arrêtent sous les fronces. Une tunique en tulle est drapée en pouf et froncée au bas pour former un bouillon arrêté au second plissé. Corsage en tulle doublé de taffetas; un plastron plissé, en surah, correspondant au plissé vertical du second tablier, est cerné d'une passementerie en jais. A la manche, ronde, parement appliqué de passementerie, nœud piqué de côté et nœud-bébé sur la basque du dos.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4235

TOILETTES DE PROMENADE

Costume en surah et voile bleu. — Jupe en surah garnie de deux volants plissés: le premier seul contourne la jupe, le second s'arrête de côté. Polonaise en voile, s'ouvrant pour dégager les plissés, et très rejetée en arrière où la drapent des plis étagés. Derrière, un drapé pouf, serré par un ornement en voile doublé de moire, descendant en spirale. Ceinture en moire prenant de la couture du dessous du bras, se nouant devant en dessinant une pointe. Manche demi-longue avec parement en moire. Le devant est froncé sous la poitrine. Colerette et sous-manche en dentelle. — Chapeau en paille de manille garni de ruban de moire et

d'une touffe de plumes. — Bas de fil d'Écosse bleus. — Souliers vernis. — Gants de Suède.

Costume en surah grenat et broderie de soie sur batiste écrue. — Jupe en léger taffetas sur laquelle sont montés, par des fronces, quatre volants en batiste brodée. Au-dessus du quatrième, une demi-jupe en surah froncée horizontalement avec nœud de côté, et surmontée de deux volants en batiste; le troisième est monté au bord de la basque du corsage. Un col en broderie croisé à l'encolure, et, à la manche, un volant assorti surmonté d'un parement. Un nœud volumineux sur la basque du corsage. — Chapeau en paille de Manille orné de surah grenat et d'une touffe de plumes. — Gants de Suède. — Bas de soie grenat et souliers écus.





Falconer imp. Paris.

4325

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS *Rue Drouot 2.*
Coiffures de M^{lle} Vidal 104 r. Richelieu - Ceinture Régente à Corset Anne
d'Autriche de M^{me} de Vertus 12 r. Auber - Modes de M^{me} Boucherie 16 r. du Vieux Colombier
Couturière Européenne de M^{me} Perineaud 26 B. Poissonnières.

CORSET ANNE-D'AUTRICHE, CEINTURE RÉGENTE, DE MESDAMES DE VERTUS SŒURS

Rue Auber, 12, Paris.

Aux femmes qui veulent être habillées d'une manière parfaite, nous désignons le corset Anne d'Autriche comme s'harmonisant on ne peut mieux avec les modes actuelles. L'élégance de la coupe, en donnant au buste une grâce souple, allonge la taille et dégage les hanches. Un peu grand, ainsi le veut la coupe des corsages, il ne gêne cependant aucun des mouvements auxquels il laisse toute leur liberté, première condition pour que la taille soit gracieuse.



Cette nouvelle création de mesdames de Vertus a un succès de coquetterie fait par les élégantes mondaines qui en apprécient les qualités.

La ceinture Régente, cet autre succès de mesdames de Vertus, convient à toutes les tailles; petite, souple, flexible, la coupe en est coquette. Dire que ces deux corsets, de genre si différent, sont soignés dans les plus menus détails nous semble presque inutile devant leur succès qui s'affirme de plus en plus.

Costume en tulle espagnol et surah, de madame Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

CHRONIQUE

Hier, au boulevard, je rencontrai un ami, en ce moment installé à Dieppe avec sa famille et venu pour la journée à Paris.

« Eh bien ! me dit-il, quand vous apercevra-t-on ? »
 « Apprêtez-vous à vous amuser beaucoup là-bas et surtout à être émerveillée de notre campement. »
 « Figurez-vous que ma femme a eu l'idée d'emporter les rideaux, les tapis, les bibelots de notre salon ; nous avons arrangé cela à Dieppe, si bien qu'avec un peu de bonne volonté, nous pouvons nous croire encore au boulevard Malesherbes. »

Ce matin, voici une lettre qui m'arrive :

« Luchon vous attend, chère amie ; on sait que vous

êtes une Parisienne obstinée, mais embarquez-vous sans crainte ; vous trouverez ici des visages connus. Nous nous sommes rencontrés toute une bande d'amis intimes ; nous ne nous quittons pas de la journée et le soir, quand il pleut, vous reverriez dans mon salon la fameuse table de besigue contre laquelle vous pestiez si souvent cet hiver. »

Voilà un grand ridicule de notre société blasée, embourgeoisée, enroutinée, vieillie, sans force pour l'enthousiasme ; se souciant aussi peu de l'Océan à Trouville que du pic du Midi à Cauterets, pourvu qu'elle y retrouve ses habitudes et ses pantoufles. Quelle fatigue s'il fallait changer de conversations, de plaisanteries,

d'esprit ! et quelle chose commode de dîner du même menu, dans la même toilette, à côté du même habit noir, qui vous adresse les mêmes compliments !

Quant à moi, si quelque chose me dédommage d'être encore en ville en cette saison, c'est précisément d'habiter un Paris qui ne ressemble en rien au Paris d'il y a trois mois ; de rencontrer des gens que je n'ai jamais vus et ne reverrai jamais, qui ne sont pas habillés à la mode, qui ne parlent pas français, qui n'ont pas nos manies, notre argot, nos idées de convention sur ce qui est chic et ce qui n'est pas chic, en un mot qui nous apportent l'imprévu.

L'imprévu ! oh ! mot sublime, assaisonnement divin qui relève la fadeur de l'existence ! sans toi la vie nous écœure, le livre nous endort, le spectacle nous fait bâiller, la chronique... Ah ! l'imprévu dans la chronique ! n'est-ce pas l'idéal toujours cherché, rarement atteint ; la qualité suprême qui déguise tous les défauts, qui supplée à l'inexpérience, qui distingue — je ne le sais que trop, hélas ! et vous aussi, chères lectrices — les maîtres de cet art difficile des commentants, des apprentis, des médiocres.

* *

Parfois la vie se heurte à de sinistres imprévus qui entraînent après eux les larmes et le deuil.

Il y a quelques mois, madame Marie Blanc, la veuve cent fois millionnaire du fermier des jeux de Monaco, franchissait le seuil de l'église Saint-Roch où sa plus jeune fille allait devenir la princesse Roland Bonaparte. Je vois encore l'entrée presque triomphale du cortège ; le peuple s'étouffant pour regarder passer le plus grand nom et la plus grosse dot du siècle ; l'église tendue de satin blanc et bleu : les femmes les plus élégantes de l'Europe remplissant la nef de leurs toilettes ; l'autel à demi caché sous la verdure et les fleurs. J'entends encore l'orchestre de l'Opéra (qu'aurait-on fait de plus pour le sacre d'un roi ?) attaquant la *Marche nuptiale de Mendelssohn* ; Faure, Talazac, mademoiselle Bloch, luttant de talent pour faire courir, sous les voûtes, les saintes mélodies de la prière et de l'action de grâces. L'autre jour, j'ai vu madame Blanc rentrer à Saint-Roch, mais elle y rentrait couchée dans son cercueil de velours. Les tentures avaient encore allongé leurs plis ; les gerbes de fleurs étaient en plus grand nombre ; mais ce luxe de la Mort ne sert qu'à la faire paraître plus affreuse, de même que le visage d'une hideuse vieille semble encore plus horrible sous les rubans et les roses.

Pauvre femme ! je l'ai vue souvent à Nice et à Monte-Carlo et j'ai toujours éprouvé pour elle une estime et une sympathie profondes, ainsi du reste que tous ceux qui la connaissaient. On ne saura jamais l'étendue inouïe, incroyable, fabuleuse de sa bienfaisance ; elle étonnait même ceux qui étaient au courant de l'immensité de sa fortune, et elle fermait la bouche à ceux qui eussent été disposés à en discuter l'origine.

Née en Allemagne d'une famille d'origine française, madame Blanc aimait à redire qu'elle était Française de cœur, et elle sut bien le montrer pendant la guerre en dépensant des millions pour le soulagement de nos pauvres soldats. Du reste, il semblait que l'argent ne passât dans ses mains que pour aller là où l'on avait besoin de lui. Après avoir accompli ce qu'elle devait

à sa famille en établissant, comme il convenait, sa sœur et ses frères, elle fut la mère de nombreuses orphelines, filles d'employés morts à son service ; cette année encore, elle en avait doté et marié trois.

Ses fondations religieuses ou charitables sont sans nombre : un orphelinat à Monaco, un à Nice, quantité d'écoles gratuites ; une superbe église-cathédrale à Monaco, une plus petite à Monte-Carlo, une chapelle à la Condamine... En outre, toujours soucieuse du sort des travailleurs, elle avait créé des établissements industriels, des fabriques de poterie, des distilleries de parfums qui ne lui rapportaient rien, mais qui donnaient du pain à toute une population ouvrière.

Tout cela était peu de chose auprès des sommes qu'elle dépensait pour venir en aide à des misères ignorées ou à des existences qui, sans elle, eussent connu la gêne. Et de quelle délicatesse elle enveloppait la libéralité ! Sa recommandation répétée sans cesse aux agents secrets de ces bonnes œuvres était : « Prenez bien garde de ne blesser personne, » Si le don semblait risquer d'être un froissement, il n'était question que de prêt. On ne saura jamais le nombre des sommes de vingt, trente, cinquante mille francs *sortis sous ce nom de ses mains, et toujours sans reçu.*

Je veux citer, pour finir, un trait qui permettra de juger le cœur de cette femme, plus riche qu'aucune souveraine de l'Europe et qui poussait jusqu'à l'humilité la simplicité dans ses actes et dans sa tenue, et le respect de ceux qu'elle obligeait.

Un jour, à Monte-Carlo, je la vis entrer dans le salon d'une petite villa habitée par une étrangère de haute qualité, mais plus riche de noblesse que d'argent, et parvenue à une vieillesse avancée. Là se trouvait réuni, selon l'habitude, un petit cercle d'amis et de compatriotes. Dans la conversation, madame Blanc se montra, comme toujours, simple, affable, prévenante, et vous l'eussiez prise, à sa toilette, pour une voyageuse de fortune ordinaire, venue pour passer tranquillement l'hiver au soleil de Nice. La visite terminée, elle s'approcha du fauteuil de la comtesse ***, qui lui tendait ses doigts amaigris et, s'inclinant profondément devant les cheveux blancs de la grande dame, elle baisa selon la coutume étrangère la main qui s'était posée dans la sienne.

Pour moi, en contemplant cet épisode bien ordinaire, j'avais peine à maîtriser mon émotion, car je savais — et j'étais seule à savoir — à qui appartenait la villa où la comtesse *** terminait doucement sa vie et dont elle avait la jouissance gratuite.

Madame Blanc n'avait que quarante-huit ans ; elle laisse un fils et deux filles : les princesses Radzivil et Bonaparte.

* *

Dans ces derniers temps la mort a semblé prendre plaisir à jouer avec les millions.

Au commencement de l'été le marquis Casa Riero s'éteignait au fond de son hôtel de la rue de Berri où, depuis nombre d'années, il vivait entouré d'une maison nombreuse, sans autre compagnie que celle d'un neveu. Quand on apprit que le vieil espagnol avait laissé ses soixante millions de fortune à un autre parent fixé au delà des Pyrénées, Paris n'eut qu'une voix pour plaindre le sort du neveu des bords de la Seine, lequel, d'ailleurs, sachant probablement depuis long-

temps à quoi s'en tenir, prit la chose fort tranquillement et attendit avec calme, pour lui remettre les clefs de l'hôtel et du coffre-fort, l'arrivée de l'heureux héritier de son oncle. Au moment de quitter Madrid, celui-ci, en respirant la fraîcheur du soir, gagna un refroidissement; trois jours après les cloches de sa paroisse sonnaient pour lui. Il avait été millionnaire *in partibus* pendant un mois, et son frère cadet remettant les clefs dans sa poche, se voyait à son tour maître de l'immense fortune qui avait paru fuir devant lui.

Puisse-t-il en faire, pour l'agrément de ses amis, un usage aussi charmant que le pauvre marquis !

Mais je m'aperçois que ma Chronique ne roule que sur les enterrements. Voici, pour l'égayer, un petit bout de roman couleur de rose, un roman *vécu*, s'il vous plaît, et dont le thème est devenu presque nouveau tant nous le trouvons rarement employé de nos jours :

Un écrivain dont le talent égale la distinction et qui est une des illustrations de la critique contemporaine, songeait, il y a quelques mois, en face des nombreux volumes de sa postérité littéraire, qu'il était temps de préparer aussi une édition soignée de petits enfants. Il avait, dans la personne de son fils, un éditeur tout trouvé; mais il faut être deux pour mettre au jour ces livres vivants et le jeune vicomte semblait, jusque-là, peu disposé à se préoccuper de la collaboration indispensable.

Un jour, poursuivant le lièvre et la perdrix sur les terres de leur domaine, bien loin de Paris, le père et le fils rencontrent un voisin de campagne accompagné de sa fille. La jeune personne était charmante — la suite le fera bien voir — mais sa toilette plus que simple eût été, pour nos beaux coureurs de dot d'aujourd'hui, un conseil suffisant de ne pas donner suite à la rencontre. Le jeune chasseur regarda probablement davantage les yeux que la robe, et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai; toutefois, il garda pour lui ses réflexions et, le lendemain, il sut si bien s'y prendre qu'une nouvelle chasse où l'on brûla fort peu de poudre le conduisit, lui et son père, du côté de la demeure de la belle inconnue. Le hasard, qui est intelligent quand il s'y met, amena une nouvelle entrevue; les pères firent la conversation; l'auteur présenta son fils et rentra chez lui sans se douter qu'il venait de faire plus en cinq minutes pour transmettre son nom aux âges futurs qu'il n'eût pu le faire avec vingt volumes de la meilleure critique.

Le jour suivant, le vicomte reprit encore le même chemin, mais il jugea inutile cette fois de déranger son père... Que vous dirai-je que vous n'avez déjà prévu? Un jour le « vieux critique », comme il se nomme lui-même, fut interrompu au plus bel endroit d'un chapitre par son fils qui venait lui dire :

« J'ai trouvé, si vous le permettez, celle qui sera la compagne de ma vie et la joie de votre maison. »

Le père était trop du métier pour ne pas savoir tout le parti qu'on peut tirer, dans un roman bien fait, d'un mariage où l'amour tient lieu de grosse dot; mais ici le roman l'intéressait fort et le héros lui tenait de près. Il mit de côté l'enthousiasme littéraire, redevint pratique à faire frémir, parla, comme le dernier des bour-

geois, d'avenir, de raison, de nécessités de la vie réelle, cita vingt exemples prouvant tous qu'un mariage d'inclination est une bêtise, et engagea son fils à modifier le canevas de son œuvre.

Mais le jeune homme avait trouvé un dénouement qui lui plaisait trop pour en chercher un autre. Il combattit respectueusement les objections paternelles, montra qu'il s'agissait du bonheur de sa vie, jura qu'il n'aurait pas d'autre femme que celle que la Providence avait mise sur son chemin... Bref, le père céda, comme les pères cèdent en pareil cas, avec un mélange de contentement et d'inquiétude; heureux de voir toute cette joie autour de lui, et le cœur un peu serré en songeant à l'avenir.

Mais depuis que la jeune femme est venue s'asseoir à son foyer, depuis qu'il la connaît bien et a pu compter tous les trésors de bonheur qu'elle portait dans les plis de sa blanche robe d'épousée, toute arrière-pensée pénible a disparu et voilà pourquoi, sur la première page du volume des *Souvenirs d'un vieux critique*, paru ces jours-ci, vous lirez cette dédicace touchante :

« A ma fille, Jeanne d'Honorati, vicomtesse Henri de Pontmartin, hommage de reconnaissance et de tendresse. »

Un de mes bons amis, homme de tant d'esprit qu'on le suit à la piste en ramassant les mots qu'il sème derrière lui, avait eu la modestie exagérée de prendre un masque pour offrir dernièrement au public un livre très spirituel, cela va sans dire, mais aussi très sérieux, très moral, très religieux, très éloquent.

S'attaquant à Alexandre Dumas qui ne s'occupe de la femme que pour l'abaisser ou l'amoindrir, à moins qu'il ne lui bâtit un piédestal sur un terrain où nous ne saurions nous aventurer, l'ami en question a combattu pour notre cause avec tant de conviction et de talent que son pseudonyme a été, sur le moment, percé à jour. Les femmes dont le salon a la bonne fortune d'être fréquenté par lui avaient toutes reçu un élégant volume intitulé : *Les petites filles d'Eve*, par le comte Jeneschi.

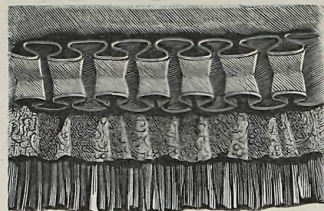
Mais l'aimable mystificateur en a été pour ses frais; pas une ne s'y est trompée, et le courrier suivant emportait leurs remerciements, et leurs bravos à l'adresse du baron de Jouvenel, ancien député.

Pauvre baron ! votre déguisement polonais ne vous a pas déguisé longtemps ! Nous savons que vous avez un faible pour les Polonaises et nous n'aurons point l'indiscrétion de chercher si votre cœur s'est fait naturaliser sur les bords de la Vistule. Mais votre esprit est resté Français et, sans hésiter, tout le monde a dit : je te connais, beau masque !

C'est une bonne leçon pour l'avenir et je conseille fort à mes lectrices de la rendre plus profitable encore en faisant demander chez Dentu ce charmant livre dont le succès est complet puisqu'il vient d'être traduit en Allemand.

Voilà une revanche dont la diplomatie européenne ne saurait prendre nul ombrage et dont le patriotisme de l'aimable auteur ne peut être qu'agréablement ému.

CONSTANCE.



N° 1. Garniture pour jupe, surah et dentelle.

N° 1 et 2. Garnitures pour jupe.

N° 1. Un plissé en mousseline-laine prune, sur lequel rabat une grosse dentelle milanaise, qui a pour tête un ruche en mousseline-laine.

N° 2. Deux volants froncés rouleautés au bord inférieur et un volant de quinze centimètres avec tête bouillonnée et volant tuyauté remontant.

N° 3 et 4. Jupons de dessous.

N° 3. En cachemire crème, brodé d'une écaille au feston en coton bleu. Dans chaque écaille, un bouquet au point de fantaisie; au-dessus, broderie courant en entre-deux, et cernée d'une fine ganse. Plissé en dentelle-torchon monté sous les écailles.



N° 3. Jupon en cachemire crème.

N° 4. Jupon en flanelle blanche brodé d'une dent aiguë, au feston en laine grenat. Pastilles et branche en point de fantaisie, et volant plissé en Valenciennes anglaise.

N° 5. Costume en mousseline-laine bleue à semé camaïeu. — Jupe en satinette bleue avec un plissé en mousseline-laine, de quarante centimètres de hauteur, couverte d'une tunique, relevée d'un côté par plusieurs rangs de fronces, et de l'autre par plusieurs plis creux remontants, formant, derrière, de grands plis-vague et un pouf. Corsage à basque croisé devant; un col ouvert en satin bleu et deux nœuds en satin, l'un sur la basque du dos, l'autre au bas de la tunique, devant. Manche garnie d'un pa-



N° 5. Costume en mousseline-laine bleue à semé camaïeu. De madame Hubler, 3, rue de Clichy.

deux plissés rabattant l'un sur l'autre, et une grosse ganse pour tête; cette ganse forme lien devant, à la pointe de l'ornement rapporté, lequel part de la couture de l'épaule dans laquelle il est froncé.

N° 7. Costume pour petit garçon de trois à quatre ans. — Robe en cachemire blanc serrée, à dix centimètres du bord inférieur, par des fronces, avec ceinture soulevant la partie qui forme chemise russe. Paletot entré en cachemire loutre, dont les devants fuyants dégagent la robe de dessous. Double piqûre au contour, ainsi qu'à la manche.

N° 8. Mouchoir en batiste à ourlet à jours, brodé d'un feston feuille de rose de sept couleurs, coton de teintes à la mode du Comptoir Alsacien, 12, rue de la Chaussée d'Antin.



N° 4. Jupon en flanelle blanche.



N° 2. Garniture pour jupe, mousseline-laine ou cachemire d'été.

bleu très-pâle; on recommande une dent rose.

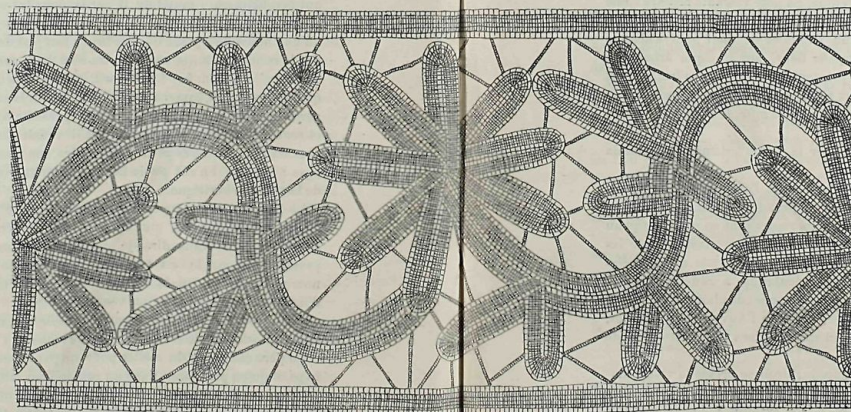
N° 9. Entre-deux pour costume, peut s'employer pour rideau et lingerie. — Lacet mat à jours aux deux bords. Bâtit le lacet sur le dessin

que l'on aura tracé sur papier bleu; réunir par un surjet les deux lacets qui se touchent, puis faire au feston les barrettes qui unissent les différents enroulements. Prix de la bande moleskine dessinée avec échantillon, 2 f.; le lacet vaut 20 c. le mètre.

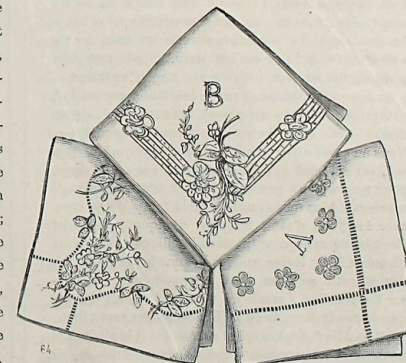
N° 10. Trois mouchoirs pour toilette habillée. — Un grand ourlet marqué par un point d'échelle forme ondulation. Dans l'angle, bouquet de fines fleurettes et branches jetées. — Ourlet marqué par un point d'échelle et rosaces au plumetis dessous. — Une rivière sous un ourlet, et dessus, roses au plumetis. Dans l'angle, branche de roses.



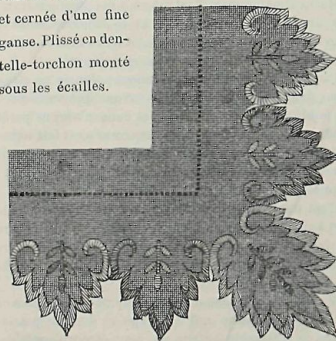
N° 7. Costume pour petit garçon de trois à quatre ans.



N° 9. Entre-deux en lacet à jours, pour costume, rideau, etc., de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.



N° 10. Mouchoirs de la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tronchet.



N° 8. Angle festonné pour mouchoir, du Comptoir Alsacien, 12, Chaussée-d'Antin.

rement ouvert sur un plissé de satin.

N° 6. Robe en cachemire blanc, pour petite fille de sept ans et plus. — Forme vague cintrée au dos. Pour garniture,

tin. La dent de l'angle, rose, et la branche, bleue, les suivantes: violettes et la branche rose; mais et la branche intérieure en coton violet; du côté gauche l'écaille verte et la branche, marron; bleue et la branche mais, bronze, et la branche

UNE HALLUCINATION D'ARTISTE

I

Par une radieuse matinée de la fin de mai 1836, quatre personnes sortaient du gros bourg de Ferrières, situé sur la limite des montagnes du Forez, dans cette partie que nos modernes divisions géographiques ont adjugée au département de l'Allier.

Ces quatre personnes étaient deux jeunes filles qui venaient à peine d'atteindre l'âge heureux de seize ans, et deux jeunes hommes qu'à leurs allures et à leurs vêtements quelque peu excentriques, on reconnaissait aussitôt pour des citadins du quartier Latin. Chacun de ces couples se composait du frère et de la sœur.

L'un de ces adolescents, grand, mince et d'une désinvolture tout aristocratique, au pâle visage à peine recouvert d'un léger duvet brun, aux cheveux châtain, lisses et fins, aux grands yeux d'un gris verdâtre et à l'iris de feu, quoique toujours songeurs, aux traits délicats empreints d'un charme extrême, ressemblait à sa sœur d'une surprenante façon. Ces deux enfants étaient le fils et la fille du colonel Duvernet et d'une créole, morts l'un et l'autre depuis longtemps.

Les deux autres étaient les neveux du colonel, dont la sœur avait épousé maître Nestor Fougerolles, le notaire du bourg. Ce dernier leur avait transmis sa robuste constitution montagnarde, principalement à son fils.

Aristide Fougerolles était trapu. Son col court, ses longs bras, ses jambes arquées dénotaient la force; sa tête ronde, indice de franchise et de bonté, son visage blanc et rose, ses cheveux blonds et frisés lui donnaient, au contraire, comme un faux air de « chérubin » bien que ses manières, un peu trop sans gêne, en fissent plutôt un vrai « Roger-Bontemps ».

Sa sœur était blonde comme lui, frisée comme lui, courte comme lui; seulement, n'étant point « étudiante », elle était restée absolument « chérubine ». Nous ne savons trop si notre qualificatif, quelque peu osé, est acceptable; cependant il nous semble que, pour rendre notre pensée et imager nos souvenirs, il représente bien un joli minois de la teinte d'une rose, avec des yeux d'azur, lesquels, quoique légèrement étonnés, ne manquent point d'intelligence, des dents blanches, des lèvres rouges comme la cerise et un nez si petit qu'il en était microscopique. M. Nestor Fougerolles, l'oracle de sa maison, avait décrété que ce nez était un nez à la Roxelane! Au reste, il jugeait sa fille d'une beauté si singulière, il le répétait si haut et si fréquemment, que sa femme crut devoir lui dire un jour :

« A cause de Marie, qui pourrait en avoir déplaisir

ou jalousie, ne prône donc pas si bruyamment la beauté de notre Athénaïs! »

Marie, c'était mademoiselle Duvernet.

En somme, le groupe de nos jeunes promeneurs se composait, comme on le voit, d'un frère et d'une sœur distingués et charmants, et d'un autre couple fort ordinaire.

Charles Duvernet marchait en tête, un grand album sous le bras, tout pensif. Ses trois compagnons le suivaient gambadants et caquetants, chacun d'eux tenant en main plusieurs de ces petits filets ronds qu'on nomme des « balances » et qui servent à pêcher des écrevisses.

Les promeneurs suivaient alors un chemin creux, bordé d'aubépines fleuries sur lesquelles butinaient des essaims d'abeilles. La matinée était splendide. Au loin, la petite cloche du bourg appelait les fidèles à la première messe, et sous ce ciel d'or et d'azur, ses notes argentines, affaiblies par l'éloignement, tintaient leur dernière mélodie au milieu du bourdonnement si joyeusement confus des actives travailleuses des ruches.

Lorsque les jeunes gens eurent franchi les enclos dépendant de Ferrières, ils s'arrêtèrent pour respirer, et, aussi, pour s'amuser à écouter le cri des coucous, toujours nombreux sur cette lisière des grands bois.

La jeunesse aime cet oiseau, qui ramène le printemps. De tous les *migrateurs* le coucou est, en effet, le plus hâtif au retour. Sa note vibrante pénètre l'âme comme un rayon de soleil. Dans son vol capricieux et léger, partant d'un pommier en fleur pour s'abattre sur un autre pommier fleuri, sur quelque arbre que stationne l'oiseau printanier viendront des fruits. C'est l'augure des beaux rêves d'or : voilà pourquoi la jeunesse l'aime... Quant à l'âge mûr, il ne fait plus que des rêves d'argent!..

« Allons-nous rester là jusqu'à demain? demanda Aristide.

Et sortant la langue à demi, l'arrondissant entre ses lèvres, il imita, à s'y méprendre, le chant du coucou.

Les quatre promeneurs repartirent en riant, jusqu'à la faite de la montagne. De là ils pouvaient voir les hautes cimes du Forez; sur leur droite des pics élevés, plantés de sapins séculaires; à gauche, dans un vapoureux lointain, des échappées de plaines ayant pour horizon les volcans éteints de l'Auvergne; et devant, une vallée boisée qui enserre, dans son centre, le vaste étang Palabo.

En tête de ce limpide miroir se dresse le vieux manoir de Chappe — bien plutôt encore une maison forte qu'un manoir — et, à son extrémité, les imposantes ruines du château formidable de Montgilbert.

De l'étang, les hêtres qui le bordent, semblent faire

un fouillis de verdure, tant leurs ombrages s'y reflètent à l'infini sous ses surfaces azurées où le ciel vient à son tour mêler ses teintes à ses eaux.

Charles Duvernet continuait à marcher en avant. Tandis que ses compagnons accordaient à peine une attention distraite à ce ravissant paysage, il en détaillait religieusement chaque accident.

Sur la levée de l'étang, le jeune homme s'arrêta et s'assit, regardant Chappe minutieusement, le petit lac et ses bords avec exaltation; Montgilbert avec une curiosité presque craintive. C'est que, dès son enfance, il avait entendu raconter sur Montgilbert tant et de si effroyables histoires!... Que voulez-vous? Il était montagnard, d'une nature nerveuse, enclin — comme tous ses compatriotes — à la superstition. la vue de Montgilbert lui donnait toujours le frisson! frisson qu'il dissimulait même à sa sœur, ayant honte, au fond, de ces terreurs inconscientes.

A l'arrivée de ses compagnons, Charles se leva, comme feignant de chercher, pour s'y installer, un endroit plus à sa convenance.

« Cela signifie, interrogea Aristide, que nous allons pêcher sans toi? Ces demoiselles ne voulant pas se mettre à l'eau, je vais donc patauger seul dans le ruisseau?... J'en aurai bientôt assez de faire la loutre!

— Tant pis pour toi, mon cher; mais à la place où nous sommes, je n'ai, pour remplir la première page de notre album que l'embarras du choix. Eh bien! j'en profite et j'y reste. »

Et, sans écouter les observations que lui faisaient ses trois camarades, Charles s'établit commodément sur la berge de l'étang.

Il avait à ses pieds l'eau, qui clapotait; devant lui, le versant d'un bois de hêtres sous lesquels des enfants gardaient un troupeau de porcs: et, dans le lointain, le mamelon où fut bâti Montgilbert.

Montgilbert!.. sombre donjon d'un damné ou du Diable lui-même?... De la puissante bastille du *x^e* siècle, on ne voit plus aujourd'hui que les restes de trois tours carrées, que des pans de murs branlants dont le temps a rasé les créneaux, que de confus amas de pierres.

Marie Duvernet fit un mouvement pour venir s'asseoir près de son frère; mais Athénaïs, désireuse de l'entraîner avec elle, lui prit vivement le bras.

« Si je dois rester seule avec Aristide, lui dit-elle, au lieu de pêcher il va s'endormir au soleil. Viens donc avec nous. »

Charles les regarda s'éloigner sans rien dire. Du moment où il contemplait la nature, il s'absorbait: tout ce qui se passait autour de lui ne pouvait le distraire.

Après avoir ouvert son album à la première page, il tira de sa poche sa boîte d'aquarelle pour y prendre un crayon et, à grands traits hardis, se mit à tracer le plan de son paysage.

Le jeune dessinateur n'était point un de ces écoliers outrecuidants qui, pour un premier prix de dessin remporté par eux au concours de leur collège, se posent en artiste, — non certes —: mais il était de ces privilégiés qui comprennent la nature et qui, sentant l'impulsion divine dans le vol du plus minuscule des insectes, sont fiers de la reproduire. Pour cette repro-

duction, Charles trouvait assistance aussi bien dans sa main que dans son cœur et dans son cerveau.

Cette nature printanière est trop verte, et d'un vert trop cru, se dit-il. Une aquarelle, pour être vraie, aurait des tons criards. Je vais donc, tout simplement, inaugurer mon album par une étude aux deux crayons.

Et il se remit à l'œuvre.

Au bout d'une heure, ses arbres étaient massés, ses terrains disposés, et l'étang prenait de la transparence.

« Quelques nuages ne seraient pas de trop sur ce ciel bleu, murmura-t-il encore. Mais, où les placer? »

En étudiant ainsi l'agencement de son ciel, il s'absorba si complètement dans son œuvre qu'il n'entendit point quelques pas résonner derrière lui.

Alors qu'il se croyait seul, il se sentit frapper sur l'épaule, en même temps qu'il entendait une voix lui dire:

« C'est bien, c'est très bien, jeune homme! »

Charles fit un soubresaut, qui le mit en face d'un étranger. Le survenant était jeune encore, et militaire sans doute, car il portait la moustache et la royale, ainsi que la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière de sa veste.

L'interpellé ôta son chapeau, et voulut se lever.

« Restez et continuez, lui dit l'étranger. Mais, si vous voulez bien le permettre, je vais m'asseoir auprès de vous. Quelques instants de repos ne me seront point de trop; je suis las.

— Vous n'êtes pas du pays, monsieur?

— Non, je m'y promène seulement. »

Alors Charles détailla plus à l'aise son interlocuteur. De petite taille, mais robuste et très souple, celui-ci venait de déposer à ses côtés un sac de même forme que celui de nos soldats et une carabine artistement damasquinée et ciselée, — un véritable bijou pour un chasseur!

Puis, comme l'étranger ne prononçait aucune parole, le jeune homme reprit son dessin. Mais la présence de cet être inattendu, qui semblait avoir surgi de terre, l'impressionnait si fort que, malgré la chaleur, une sorte de frisson glacial le saisit et qu'il sentit sa main s'engourdir au point que son crayon lui échappa.

L'étranger tendit prestement son pied à l'encontre du crayon, qui déjà roulait sur la berge, et, au moment où il allait tomber dans l'eau, il l'atteignit.

« Ma foi, dit-il gaiement à Charles, mon temps d'arrêt auprès de vous aura été bon à quelque chose. Sans moi, c'en était fait de votre instrument. »

Charles remercia avec quelque trouble. Il venait de remarquer que l'ironie pétillait dans le regard de l'inconnu, et il se demandait en même temps avec surprise comment un homme de si petite taille avait pu tendre son pied si loin.

« Eh bien, vous ne travaillez plus? lui demanda l'étranger.

— Non; je ne suis pas content de ce dessin. Mes feuillages n'ont pas d'air, et cette eau n'est ridée qu'à force de coups de crayon, car, assurément, aucune brise ne l'agite.

— Pour l'étouffement de vos feuillages, répondit en riant l'inconnu, il y a bien un peu de votre faute. Si vos terrains étaient un peu plus déblayés, l'air circulerait mieux. Il me semble que c'était bien inutile de reproduire tous ces buissons. Quant à l'étang une bouffée

d'air, — brise ou zéphyr — y arriverait peut-être de dessous ces grands arbres si le sol qui les nourrit, n'était plus embrouillé; et qui dit brise sur l'eau dit rides ou « squames » à la surface. »

Ses observations demeurant sans réponse, il ajouta :

« A votre place j'eusse utilisé ces enfants; leur costume dépenaillé est pittoresque; les trous qui s'y trouvent l'agrémentent... Eh ! eh ! leur troupeau malpropre n'est point à dédaigner non plus !... »

Charles resta muet.

« Mes critiques vous fâcheraient-elles ? interrogea son interlocuteur.

— Oh ! nullement, Monsieur.

— Eh bien, essayez d'en tenir compte. »

Et l'étranger étendit sa main sur la portion du dessin où il voyait des retouches à faire.

Mais ce geste accrut encore le trouble de Charles.

« Quelle singulière main, remarqua-t-il tout bas, pour une main d'homme ! Elle est plus petite et plus blanche que celle de ma sœur !... Les ongles en sont longs et roses, mais roses !... Parbleu ! jamais je n'ai vu des ongles pareils ; pour un peu plus on dirait des griffes ! »

Toutefois, comme il ne voulait point se laisser voir impressionné par le dépit ou autrement, Charles fit quelques retouches aux parties que lui désignait l'étranger : mais, bientôt, s'arrêtant :

« De mal en pis ! s'exclama-t-il. A chacun l'art a marqué ses limites. Les miennes sont là... dans ce pâté. Je n'irai pas plus loin !

— A qui la faute ? interrompit avec bonté l'inconnu. L'art est un maître souverain, qu'il faut implorer : et vous voulez, vous, qu'il soit un esclave soumis à votre fantaisie !... Vous me paraissez convaincu que des oiseaux ne pourraient vivre dans vos feuillages, qu'ils étoufferaient, et, au lieu d'y pratiquer des éclaircies qui leur donneraient l'air et l'espace, vous entassez sur vos massifs de nouvelles branches !

« La critique est aisée... » repartit aigrement Charles.

A cet aphorisme tronqué l'étranger ne riposta que par un sourire ; mais l'ironie en était telle, qu'elle fit frissonner celui qui l'avait prononcé. Dans ce sourire, ses moustaches aiguës s'étaient redressées ; crochétant le nez des deux côtés, et sa royale semblait s'être allongée. Quant au regard, Charles n'osa l'interroger, tel Méphistophélès dut, jadis, apparaître à Faust. Le jeune homme remarqua, cependant, que les sourcils du cruel railleur affectaient la forme d'un croissant.

« Donnez-moi vos crayons et votre album, reprit l'étranger. Je vais m'efforcer de vous faire profiter d'une leçon qui, je l'espère, sera durable. »

Et lui-même prit l'un et l'autre objet, que Charles ne lui tendait point.

Du premier coup d'œil, il embrassa le dessin ; d'un second coup d'œil, le paysage. Puis, le crayon courut sur le papier.

Le jeune homme observait cette petite main effilée avec une curiosité fiévreuse. Bientôt son cœur battit au point de lui briser la poitrine... Ses tempes se serraient... Il fut pris d'un tremblement convulsif.

C'est qu'il venait de se dire que cette main n'était

pas et ne pouvait certes pas être celle d'un personnage humain !

Le superstitieux montagnard admettait que son crayon obéissait... à qui donc obéissait-il ?... à un sorcier ?... ou, même encore, à messire Satan lui-même ?...

Ce qui motivait dans son esprit exalté cette croyance, c'est que Charles voyait les dessous de ses arbres prendre des espaces infinis... deux enfants, couverts de pittoresques haillons, y surgir... puis, le troupeau de pores microscopiques ressortir, mais vivants, s'agitant ! L'un d'eux, sur le premier plan, gêné par ses grandes oreilles pour regarder, levait démesurément sa tête, se tenant prêt à bondir de côté dans le cas où quelque imprévu viendrait à l'effrayer.

Tout ce mouvant tableau créé, le crayon, abandonnant le sol, sillonna légèrement le tronc des arbres ; puis, encore, il monta dans les branches, donnant au feuillage comme une sorte de frémissement.

Après encore, le crayon, toujours tenu par cette main surnaturelle, courut sur l'étang ; et l'eau soudain devint limpide, et des courants d'air en parcoururent la surface dont les rides semblèrent enrouler et dérouler l'azur du ciel.

L'œil fixe, la sueur au front, le cœur palpitant, le jeune homme voyait peu à peu son dessin se transformer.

Mais il n'osait plus envisager l'étranger.

« Je crois, dit enfin celui-ci, que votre pensée est bien rendue ! »

Il sembla à Charles que cette voix avait quelque chose d'extranaturel.

« Si je savais votre nom, reprit l'inconnu en souriant, je signerais votre dessin.

— Charles Duvernet, répondit-il machinalement. »

Il crut queson nom faisait impression sur l'étranger, mais il n'osa point lui demander pourquoi. Les choses du dehors devenaient, en quelque sorte, imperceptibles pour lui. Il s'accablait, en dépit de ses efforts, sous le poids de ses pensées, qu'un rêve horrible hantait. Pour ne plus voir cet homme, Charles ferma les yeux... Quelques instants plus tard, il sentit qu'on replaçait l'album sur ses genoux.

Sa somnolence s'était accrue... Charles rêvait réellement... Bientôt, il ne pensa plus...

.....

A demi-réveillé, il fit un mouvement. Sur sa main, il sentit une autre main qui l'étreignait, et il entendit crier :

« Coucou !... Coucou !... Coucou ! »

Alors il ouvrit les yeux tout grands et reconnut Aristide Fouguerolles, ainsi que les deux jeunes filles. Le regard anxieux de Charles chercha l'étranger, mais celui-ci avait disparu.

« C'était, parbleu, bien le Diable ! pensa craintivement le naïf montagnard. »

Et, jetant des yeux effarés sur son dessin, il y vit à droite, un D et un C enlacés. Ces initiales lui semblèrent phosphorescentes.

« Tiens ! tiens ! dit Aristide en prenant des poses de rapin, ce dessin n'est pas trop mal réussi ! Bravo,

Salvator Rosa !... Préfères-tu Ruysdaël ou Hobbéma pour parrain ?

— Réussi?... Je le crois bien, murmura Charles, — mais pour lui seul. Réussi par celui qui improvisa la Sonate de Tartini !

Et il demeura anéanti par la peur.

II

Le retour au bourg fut sans entrain. La sombre rêverie de Charles Duvernet impressionnait les jeunes filles. Interrogé à plusieurs reprises par sa sœur sur les motifs de sa préoccupation, il n'avait point répondu : mais son regard perplexe explorait chaque chemin, chaque sentier, chaque *coursière* aboutissant à la grande route suivie par les jeunes gens. Evidemment, il s'efforçait d'y découvrir le mystérieux étranger.

Aristide lui-même, le joyeux Aristide allongeait le pas d'un air taciturne ; et cet état contrastait si fortement avec son humeur habituelle qu'Athénaïs en fit la remarque.

« La somnolence est contagieuse, répliqua-t-il en regardant Charles. Le sommeil me gagne en marchant.

— Tu vas te croire l'un des Sept Dormants échappé de sa caverne !

— Non, mon cher. Mais je te demande pourquoi nous sommes muets comme des limiers ? Ce matin pourtant nous avons eu la bonne chance.

— En quoi donc ? interrogea Charles de l'air d'un chat que l'on contraind à boire du vinaigre.

— Ma foi ! en ce qui te concerne, — soit dit sans vouloir t'humilier, — répondit Aristide de son ton naïf et bon enfant, je ne t'eusse pas cru capable de faire l'étude que tu emportes. Je la trouve bien au-dessus de tes moyens. C'est même à dire que Marilhat la signerait avec plaisir !... Pour nous, plus modestes que toi dans nos prétentions, nous disons *gratias* à la fortune, puisqu'elle nous procure trois fois plus d'écrevisses que nous ne souhaitions d'en prendre... C'est évidemment, pour tous une matinée de *maximum* qui finit comme un *Libera*.

— Et le temps est si merveilleux ? la campagne est si embaumée ! interrompit Marie. Frère, aie donc un sourire pour ce beau jour.

— C'est à donner l'envie de faire la roue ou de marcher sur la tête ! reprit Aristide.

—... Comme tu l'as fait à la Grande-Chaumière ? lui riposta, en riant de son franc rire de vingt ans, Charles Duvernet.

— Eh bien, parole d'honneur ! je suis heureux d'avoir fait l'acrobate, puisque ce souvenir t'a rendu ta gaieté. En voyant ton front soucieux, je craignais que tu n'eusses pactisé avec le Malin...

— De quel pacte parles-tu ? interrompit Charles avec une violence subite.

Il ne riait plus. Sa pâleur était livide, et ses yeux flamboyaient.

« Ma foi ! du pacte qu'avaient fait jadis, avec le Malin plusieurs seigneurs de nos montagnes. Thélasbar de La Guillermie, afin d'obtenir, sa vie durant son aumônière toujours pleine ; et Duprat de Montgilbert, afin que son manoir restât imprenable jusqu'à sa mort.

— Et tu conclus, pour ce qui me regarde... ?

— Qu'étant au pied de Montgilbert tu as pu, pendant notre absence, rencontrer le sombre acheteur d'âmes et lui troquer la tienne en échange de l'habileté du premier peintre paysagiste de ton temps.

— Je te permets de faire l'acrobate, ici comme à Paris, car c'est dans tes *moyens* — et ce mot, le regard de Charles le souligna : — mais je te défends de faire sur moi des suppositions quelconques ! je te le défends, entends-tu ?

— Charles, es-tu fou ? interrompit tristement Marie.

Oh ! mon cousin, fit Athénaïs avec reproche, peux-tu donc admettre que mon frère veuille te faire de la peine ? »

Les joues d'Aristide s'étaient empourprées sous le flot de la colère. Soudain, elles blémirent et ses yeux se remplirent de larmes.

« Ah ! dit-il à sa sœur, s'il n'était pas Charles Duvernet comme je lui appliquerais une frottée !... Mais mon oncle et ma tante sont morts... Au lieu de corriger leur fils, je l'embrasse. »

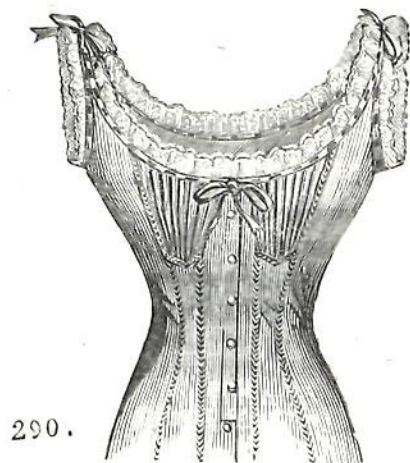
(La suite au prochain Numéro.)

J. VIALON.

MOT TRIANGULAIRE

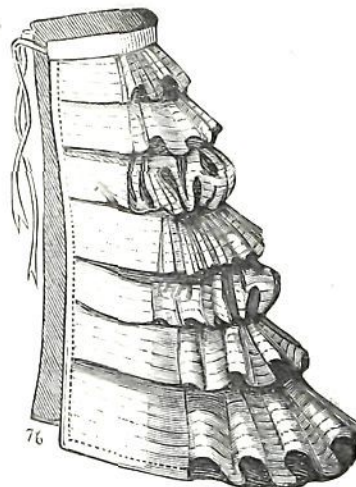
Une rouge... à sa boutonnière,
Blond aéronaute à la mine fière
Avec le ballon muni de son...
Il va vers le nord, vers le sud ou l'...
Dans l'éther limpide et bien loin du sol
Et jette sa gamme... ré, mi, fa, sol,
Faisant rouler l'..., abrupte consonne !
Mais là-haut, là-haut qui l'entend ? Personne.

Le mot du Logogriphe du 13 Août est : *Nathalie* où l'on trouve : *Latin* — *lit* — *étain* — *lait* — *ait* — *laine* — *lin* — *Etna* — *Nil* — *ténia* — *natal* — *étal* — *aile* — *ile* — *liane* — *claie* — *taie* — *Léna* — *Jéna* — *lien* — *talent* (en doublant le *t*) élan, etc., etc.



Dessus de corset en surah écreu.

De la maison de Plument, 33, rue Vivienne.



Tournure pour costume court.

Dessus de corset en surah écreu. — Deux pincés devant, couvertes par un point anglais viennent mourir dans un gousset plissé, monté par un point anglais. Valenciennes à l'encolure, ainsi qu'à l'entournure, celle-ci montée par une engrelure dans laquelle passe une coulisse en satin noir.

Tournure en percale gansée se développant à volonté par le lacet intérieur. — Cinq volants plats sur les côtés, montés derrière par des plis tuyaux-d'orgue, sont séparés par deux bouillonnés, lesquels soutiennent les deux plus proches plissés de la taille et le suivant.

Dentelle au crochet pour objets de layette. — Se fait en trois fois. On commence par faire les carrés, puis la tête grillage, ensuite le tour à jour qui encadre le côté extérieur des carrés. Fil D. M. C., n° 70. Pour les carrés faire une chaînette de 6 m., 3 en plus pour le retour, 6 brides doubles sur la chaînette, 3 m. en l'air;

retourner 6 brides doubles au-dessus de celles faites précédemment; le premier carré est fait; pour le second, 7 m. en l'air, 3 pour le retour et 6 brides doubles sur 6 m. de la chaînette, la septième sur laquelle on ne doit pas travailler, sépare les carrés, 3 m. en l'air, 6 brides triples sur les brides triples faites précédemment.

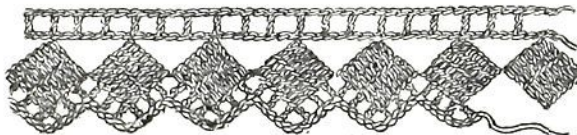
Recommencer un troisième carré. Tête de la dentelle, 8 m. en l'air entre chaque carré et 1 m. coulée dans la pointe du carré.

2^{me} Tour, 1 bride double, 2 m. en l'air, passer 2 m. de la chaînette, 1 bride double dans la suivante, 2 m. en l'air. Faire ainsi tout le tour.

Tour extérieur des carrés, 1 bride double sur la première bride du carré, 2 m. en l'air, 1 bride double sur la quatrième, 2 m. en l'air, 2 brides doubles à la pointe du carré, séparées par 3 m. en l'air, 2 m. en l'air, 1 bride double, 2 m. en l'air, 1 bride double, 1 bride double sur le carré suivant. Continuer ainsi.



Ornement pour lingerie cordonnet et œillet.



Dentelle au crochet pour garniture de layette.

A ce Numéro sont jointes la gravure coloriée 4325 et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage, deuxième toilette (gravure n° 4323). — Robe d'enfant (gravure n° 4323).

DEUXIÈME CÔTÉ

Corsage et tunique, costume en toile, page 3 (cahier d'Août). — Corsage, costume d'enfant, page 7 (cahier d'Août).

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY, rue Drouot, 2.